Traduire

Revue française de la traduction

219 | 2008

Le temps de la réflexion

Traduire au gré des témoignages...

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/885>

DOI : 10.4000/traduire.885

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 95-100

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

« *Traduire au gré des témoignages...* », *Traduire* [En ligne], 219 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2008, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/885> ; DOI : 10.4000/traduire.885

Témoignages de lecteurs

Illustration : Marlène JUNIUS.

Vous voulez un avis sur la revue *Traduire*, voici le mien :

Avec mon abonnement SFT, cela me fait trop cher de payer encore pour la revue.

* * *

Quelques mots pour vous dire que c'est toujours avec un immense plaisir que je lis la revue Traduire. Tous les sujets qui y sont abordés m'intéressent, qu'ils concernent directement mon activité ou non.

* * *

Traduire... une bouffée d'oxygène au milieu des émanations de CO₂

Un peu de douceur dans un monde de brutes

Une évasion de l'esprit et de l'âme dans un monde empreint de matérialisme.

* * *

J'apprécie beaucoup le sérieux de votre revue et le fait d'axer chaque numéro sur l'un des sujets touchant la traduction.

* * *

Je suis dans l'ensemble une lectrice assidue de *Traduire*, même si je trouve certains articles un peu trop « intello » à mon goût, mais c'est peut-être moi qui ne suis pas à leur hauteur, en fait.

Cette revue me semble très intéressante mais j'avoue que je croule déjà sous la pile de magazines et ouvrages à lire dans le cadre de ma spécialisation, ce qui m'a convaincue de ne finalement pas m'abonner. J'ai quelques exemplaires anciens chez moi récoltés lors d'événements SFT que je n'ai toujours pas lus...

Après les avoir feuilletés, j'en ai pourtant une bonne impression ! Mais comme je viens de le dire, c'est le temps qui me manque...

* * *

C'est vrai qu'au départ, sa couverture ne m'inspirait pas trop, elle me faisait penser à tous ces périodiques à la bibliothèque universitaire. J'imaginai que c'était des articles poussiéreux.

On m'en a parfois remis gratuitement lors de journées SFT (JMT, JTP), mais je ne les ai pas lus... et puis un jour quelqu'un m'a dit... que... je les avais encore... et qu'il y avait soi-disant un article inté-

ressant sur la veille en traduction. trois mois sont passés et alors que je me préparais pour un déplacement, j'ai eu l'idée de prendre le fameux Traduire n° 215 – « La qualité en perspective ». Le TGV démarre, je m'installe et je suis alors transportée par des articles tout aussi intéressants les uns que les autres. Traduire me parle des problèmes professionnels et existentiels auxquels je suis confrontée chaque jour. J'ai également découvert un domaine particulier de la traduction : la veille. Depuis, j'en fais pour moi-même et rêverais d'être payée

pour le faire... Tiens d'ailleurs, je me dis que je devrais repartir pour ce voyage n° 215 pour la qualité !

Tu l'auras compris, depuis, je n'oublie jamais de glisser une publication SFT dans ma valisette de train. D'ailleurs, sait-on jamais, mon futur voisin de voyage sera peut-être un client intrigué par mes lectures !

* * *

Illustration : Marlène JUNIUS.

Chaque fois que je reçois une revue *Traduire*, je suis impatiente d'en connaître le contenu et je devore généralement quasi immédiatement l'article qui me semble le plus intéressant par rapport à mes centres d'intérêt ou au thème traité. Il n'est ainsi pas rare que je commence à lire un article en prenant mon café du midi après être passée prendre mon courrier et que je le termine dans la foulée le soir ou le lendemain. Puis la revue *Traduire* reste dans la pile de tout ce que j'ai à lire, disparaît parfois tout en bas de cette pile, jusqu'au jour où je fais le tri, retombe dessus, hausse les épaules devant tout le reste à lire et décide de le classer dans l'étagère de mon bureau avec les autres exemplaires. Je ne reprends ensuite un *Traduire* que lorsque j'ai besoin d'un article traitant d'un sujet précis ou pour retrouver une référence pour un collègue.

* * *

J'ai été abonnée pendant un an et n'ai pas renouvelé mon abonnement car je trouvais que les informations étaient trop délayées et ne me servaient pas assez en pratique. Je suis pourtant férue de terminologie et de traductologie en général mais je préfère tout bien réfléchi me lire un bon bouquin spécialisé de temps en temps.

Par ailleurs, j'ai l'impression que la revue n'est pas adaptée à notre temps, que beaucoup de sujets ne me concernent pas. Bien sûr, j'y ai aussi déniché des articles passionnants, mais je passais trop de temps à

les trouver. Cela dit, je n'ai pas lu la revue depuis deux ans, alors peut-être que mes remarques ne sont plus d'actualité.

De façon générale, si la revue abordait également des thèmes d'actualité, traitait des salons, des derniers livres parus en terminò, dans un style plus allégé, je pense que je me réabonnerais (un peu comme l'autre revue de traduc-

Illustration : Marlène JUNIUS.

tion qui a fait une brève apparition l'année dernière, avant de fermer. À mon grand regret).

Ah oui, dernier détail : les retards dans l'envoi m'avaient également déplu. Peut-être serait-il judicieux de professionnaliser la revue, dans le sens où vous pourriez payer des pigistes pour écrire des articles. Cela multiplierait le nombre d'intervenants et donc les points de vue. Vous pourriez compenser ce coût en n'envoyant plus la revue que par mail, ou sous un format moins onéreux. Une simple idée.

Un bilan mitigé donc, mais je remercie malgré tout toute l'équipe des efforts et du temps consacré.

* * *

Pour ma part, j'apprécie particulièrement les articles en prise directe avec notre activité ou qui se penchent sur les réalités du marché de la traduction ou de l'interprétation. Je pense, par

exemple, à ceux qui abordent des questions de terminologie dans un domaine précis (juridique : « Des dangers de l'approche terminologique en traduction juridique », de Véronique Sauron, financier, ou autre), qui suggèrent des méthodes ou apportent des conseils

(« Comment un interprète de conférence perfectionne ses langues passives et actives », ou l'article de Dominique Jonkers dans le n° 216) ou qui décrivent la situation particulière vécue par telle ou telle catégorie de traducteurs ou interprètes. Par contre, d'autres articles sont, à mon

goût trop « académiques », pas assez concrets, tenant plus de la dissertation littéraire que de l'article professionnel et à ce titre, risquent de n'intéresser qu'une minorité de lecteurs.

* * *

Tout d'abord merci à toute l'équipe de *Traduire* pour le travail énorme que vous avez fourni jusqu'à maintenant, bravo !

Illustration : Marlène JUNIUS.

J'ai quelques idées que je voulais soumettre, si elles ne rencontrent pas votre approbation la poubelle n'est pas loin.

J'aimerais que le format de *Traduire* soit plus du style « magazine ». Des pages A4 souples car le format actuel n'est pas très résistant.

Pour le contenu, j'aimerais bien qu'il suive l'évolution de notre métier, des articles qui parlent davantage de notre profession au quotidien, des comparatifs d'outils, des idées innovantes sur le métier... et moins de traductologie. Pourquoi ne pas aussi insérer les photos des rédacteurs d'articles et recensions ?

* * *

« Puisque vous sollicitez des réponses, voici la mienne, en quelques mots : quand j'ai reçu (ou acheté, je ne me souviens plus) les premiers numéros de Traduire, j'ai trouvé cette revue tristounette, mais le contenu tellement passionnant que je ne peux plus m'en passer.

J'y retrouve avec plaisir les interventions auxquelles j'ai pu assister ou celles que j'ai manquées, que ce soit à Paris ou en province, comme certaines JMT...

De plus, le format me convient tout à fait pour le lire dans le train... »

Je ne suis pas abonné et je dirais volontiers que la première raison en est que je n'arrive déjà pas à lire régulièrement les revues auxquelles je suis abonné en vue de me spécialiser, encore moins à lire régulièrement pour mon plaisir, après une journée de travail éventuellement passée à lire les textes que j'ai à traduire et ma traduction...

CE N'EST PAS PARCE QU'ON EST
TRADUCTEUR QU'ON EST SINISTRE...

Illustration : Marlène JUNIUS.

Mais je dois bien avouer aussi que le contenu de la revue ne m'a jamais paru le plus intéressant de toutes les revues qui traitent de traduction, en particulier lors de mes recherches en traductologie. Si d'aucuns trouvent les articles trop universitaires, je les ai trouvés pour ma part, à l'occasion de ces recherches, trop peu approfondis la plupart du temps, trop peu étayés aussi parfois. Et maintenant que je ne fais quasiment plus de recherche, je n'éprouve pas le besoin de lire ce qui s'apparenterait davantage à des témoignages. Il me semble en outre que les numéros sont thématiques et il arrive donc parfois que des numéros entiers ne m'intéressent pas, mais ça... question de goûts ou d'intérêts qui divergent forcément d'un lecteur à l'autre !

* * *

Témoignage d'un auteur

Pourquoi diable écrire dans *Traduire* ?

J'ai aimé écrire pour *Traduire* parce qu'il me paraît fondamental, en tant qu'universitaire, de m'adresser à un public capable de juger sur pièces de la validité de mes élucubrations : si les praticiens trouvent que ce n'est pas intéressant, alors c'est que l'article n'est pas bon. Mon analyste dirait que c'est aussi parce que je n'arrive pas à me détacher de ce métier de traducteur qui n'est plus le mien, mais je suis trop avare pour m'offrir un analyste... Autre motivation, cette revue n'a aucune existence aux yeux des organismes chargés d'évaluer la recherche en France. Y publier est donc un acte purement gratuit, sans aucun effet sur la carrière, et je persiste à penser que la gratuité est un enrichissement pour tous : ceux qui réalisent cette revue, ceux qui la lisent et ceux qui y publient depuis tout ce temps.

Cette gratuité, bien sûr, est aussi source de fragilité. N'étant pas membre de la SFT, je n'entrerai pas dans le débat sur les voies d'évolution possible de *Traduire*. Je me contenterai de dire, très généralement, que je rêve d'une revue qui parle aux universitaires dans la langue des professionnels et réciproquement : savante, pertinente, reconnue, apte à faciliter la compréhension. Dans le droit fil de ce qu'est au fond la traduction.

Longue vie à *Traduire* et bravo à ceux qui l'animent.

Témoignages de membres du comité de rédaction

– 1 –

J'ai pris connaissance de l'existence de *Traduire* alors que j'étais encore étudiante. La bibliothèque de l'Université avait effectivement, parmi ses nombreuses revues spécialisées, cette petite revue au format sympathique et pratique. Je me souviens l'avoir lue avec plaisir, comme une sorte de « bouffée d'air » au beau milieu de mes préparations d'examens. À l'époque, j'étais à mille lieues de me douter que je serais un jour traductrice indépendante et, plus encore, partie prenante de la confection de *Traduire*.

Récemment intégrée à l'équipe rédactionnelle, je prends beaucoup de plaisir à ma tâche, dans la mesure où elle me permet de lire dans le détail les articles, d'être en contact le cas échéant avec les auteurs et l'imprimeur, même si tout cela demande beaucoup de temps. J'ai ainsi été frappée par des articles provenant de collègues traducteurs non francophones, s'exprimant dans un français presque parfait... Ce que c'est que l'amour des langues...

Solliciter des collaborations, au nom de la revue *Traduire*, est également plaisant, surtout lorsque le retour est positif. Cette démarche permet, d'une part, d'alimenter en articles la revue (cette nécessaire course aux collaborations s'avère parfois épuisante !) et, d'autre part, d'entrer en contact avec des collègues qu'on ne rencontrera sans doute jamais, mais qui nous donnent un aperçu personnel de la pratique de la traduction grâce à *Traduire*.

* *
*

– 2 –

« Plus personne ne veut écrire pour *Traduire*. Une seule solution, rémunérer les auteurs ! » Évidemment, je n'étais pas d'accord. Ça commençait fort ! Tu parles d'une entrée en matière pour ma première participation au Comité de rédaction de *Traduire*. C'était il y a ... longtemps ! J'ai perdu le compte des années, mais peu importe. Une nouvelle équipe s'est formée pour donner un nouvel élan et épauler les anciens qui n'en pouvaient mais de tout gérer à deux ou trois. Toujours sur le fil rouge. En passant, un grand coup de chapeau à toi, Muriel.

Au fil des ans, l'équipe s'est renouvelée, étoffée même. On a bataillé pour cela, mais quel bonheur de se retrouver ici ou ailleurs pour sélectionner les articles, les classer, composer un numéro, prévoir les suivants. Et si votre numéro tant attendu était parfois (souvent ?) à la bourre, sachez qu'on aurait préféré qu'il ne le fût pas. Ce n'était pas faute d'avoir essayé.

Vous savez ce que c'est, vous, de courir dans le couloir après un collègue qui vous a promis un article depuis des lustres sous l'œil goguenard de vos étudiants qui assistent à cette joute verbale avec délectation depuis le début de l'année alors qu'on est en mai ? Il était pourtant dans les tuyaux cet article en septembre, juste un petit toilettage et hop, je pourrais le réceptionner dans ma boîte. Tu parles, on l'attend encore ton article, l'ami. Même le comité *Traduire* arbore un léger sourire moqueur quand j'évoque une éventuelle contribution de sa part. Dommage, car il nous a plus d'une fois régalez de sa plume !

Non, vraiment vous n'imaginez pas de ce qu'il faut d'énergie pour courir après le papier tant promis, le fichier à jour des adhérents à transmettre à notre imprimeur, Compedit, qui veut bien attendre encore un peu mais qui n'a pas que nous sur les bras. Sans compter les relectures des épreuves qui arrivent toujours quand justement la traduction du siècle est à rendre. Heureusement, on est nombreux sur le coup, ce qui nous permet de nous défausser sur un copain, évidemment débordé, mais moins.

Alors oui, cette fois, ça suffit. Il nous faut repenser *Traduire* ! Vous en êtes ?

Traduire : addiction et autres effets secondaires

– 3 –

Illustration : Marlène JUNIUS.

Voici quelques années maintenant (quatre, cinq ans ?) que je fais partie du comité de rédaction de *Traduire*. J'avais commencé, timidement, par proposer mon aide pour la relecture des « épreuves », l'un des exercices favoris de ces maniaques de la coquille dont je fais partie. Et puis, petit à petit, de réunion en réunion, c'en était fait. L'addiction s'était installée : découvrir chaque trimestre les derniers articles attendus avec ferveur (certains d'entre nous, dit-on, allumeraient des cierges dans l'espoir de voir les contributions se multiplier), les relire avec curiosité et gourmandise tout en se demandant quelles modifications nous pourrions suggérer à leurs auteurs, réfléchir collectivement à des thèmes pour les numéros à venir, débattre de l'utilité de cette revue et des attentes de nos lecteurs, etc., etc. Vous l'aurez compris, ces multiples possibilités de mettre son grain de sel à une publication – bien plus qu'on ne le fait jamais en traduction – m'avaient séduite.

Avec le recul, je constate que mon implication dans *Traduire* a eu un effet secondaire aussi indéniable qu'étonnant : impossible désormais d'assister à une conférence sans noter fébrilement le nom de tel intervenant particulièrement intéressant ou d'aller le solliciter dès que se présente l'instant propice. (Vive les pauses café !) Pour certaines d'entre nous, timides reconverties, le « racolage » est devenu une seconde nature. Décidément, il faudrait que je pense à faire de même quand je croise des clients potentiels...

– 4 –

Passer « de l'autre côté de la barrière » et participer à la préparation de *Traduire* a été une expérience intéressante à plus d'un titre.

D'abord, je dois bien reconnaître que je n'avais jamais lu avec autant d'attention les textes que contient la revue. Trouver le temps nécessaire pour m'asseoir et lire *Traduire* de A à Z, voilà un luxe que je ne m'étais jamais accordé auparavant et avoir la primeur des articles n'a rien de désagréable. Je continue, naturellement, à penser que le traducteur d'un texte est certainement le meilleur de ses lecteurs mais le relecteur d'épreuves n'est pas loin derrière !

Découvrir la difficulté de composer une revue n'a pas manqué d'intérêt non plus. Difficulté de trouver des auteurs. Difficulté de se réunir et de se concerter. Difficulté de rassembler des articles suffisamment spécialisés sans l'être trop, d'ancrer la revue dans la pratique professionnelle mais sans l'y enfermer. La quadrature du cercle. Et le temps qui passe, le temps qui manque. Les épreuves à relire qui arrivent toujours au mauvais moment (mais quel serait le bon moment ?), etc., etc.

Et puis miracle, un beau jour il est là... un petit volume sobre et lisse, qui ne porte aucun stigmate des efforts déployés et des difficultés rencontrées. Ouf, on a encore assuré cette fois-ci. Où en est-on pour le suivant ?